

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

DIRECTEUR

Claude Lanzmann

73^e ANNÉE JUILLET-SEPTEMBRE 2018 N° 699

T.M. « *C'est très mal de mourir* ». *Claude Lanzmann nous a quittés*

NANCY FRASER *Derrière « l'autre secret » de Marx.
Pour une conception élargie du capitalisme*

THEODOR W. ADORNO *Sur le mouvement étudiant en Allemagne
(présenté par Aurélia Peyrical)*

CHRISTINE FAURÉ *Hannah Arendt, la démocratie directe et Mai 1968*

JEAN-LOUP AMSELLE *Au-delà et en deçà du postcolonialisme.
Hommage à Yambo Ouologuem (1940-2017)*

RYOTA MURAKAMI *Dernières nouvelles politiques du Japon.
Les mouvements citoyens et la politique des partis*



MARC WEINSTEIN *Éloge de la sacralité politique*

SÉMIR BADIR *Aristocratie, démocratie, écologie.
Trois modèles sociopolitiques*

MAI 68, ET APRÈS ?
ÉCOLOGIE, VÉGANISME,
POSTCOLONIALISME

Jérôme Segal

LE VÉGANISME EN ISRAËL : UN ENGAGEMENT PEUT EN CACHER UN AUTRE

Sur le marché du Carmel, à Tel-Aviv en ce début du mois de janvier 2018, les marchands de fruits et légumes harangent comme d'habitude les clients : les avocats se vendent au kilo pour une dizaine de shekels (deux ou trois euros), les fraises, pommes cannelle et mangues exhalent leurs arômes. D'autres vendeurs proposent des pâtisseries orientales qui laissent espérer un rapprochement, au moins culinaire, entre Juifs et Arabes, pendant qu'à côté des étals entiers sont dévolus aux épices les plus variées aux couleurs chatoyantes. À l'angle, sur une rue perpendiculaire d'un quartier à la mode, une boutique se présente comme un « Vegan Design Studio ». On y vend des sacs de divers formats, en matières végétales ou synthétiques, et bien sûr garantis sans cuir : le véganisme repose sur le refus de tous les produits issus de souffrances animales. Que ce soit dans les quartiers touristiques de Tel-Aviv ou dans les zones plus périphériques, le moindre fast-food précise sur sa carte quels sont les plats végétariens mais aussi véganes, sans aucun produit d'origine animale (pas de produits laitiers, ni d'œufs ni de miel). Si vous rentrez dans un café et que vous demandez du lait végétal pour votre cappuccino, on vous répond en général : « lait d'amandes, de riz ou d'orge ? », alors qu'à Paris ou à Londres vous risquez encore d'être pris pour un extraterrestre. À la devanture de nombreux magasins non alimentaires, par exemple ceux de cosmétiques ou de chaussures, on trouve souvent le gros cœur rouge du label « Vegan Friendly ».

Avec son demi-million d'habitants, Tel-Aviv se profile bien comme la capitale mondiale du véganisme et un voyage dans

d'autres villes du pays, de Jérusalem à Haïfa, confirme que la ville côtière où siègent encore la plupart des ambassades étrangères est représentative d'une tendance de fond. D'ailleurs, déambulant dans « la bulle » — surnom donné à la ville évoquant l'insouciance qui y règne à une cinquantaine de kilomètres seulement de Gaza ou de la Cisjordanie —, on sera surpris de rencontrer à peu près tous les jours des militants de la cause animale. Au-delà du véganisme qui est un mode de vie, ces militants se réclament en général de « l'antispécisme » : alors que le racisme repose sur l'hypothèse d'une prétendue race qui serait supérieure aux autres, que le sexisme repose en général sur un avantage attribué aux hommes par rapport aux femmes, le spécisme suppose qu'une espèce (au hasard... *Homo sapiens* !) aurait tous les droits sur les autres espèces animales, les exploitant à loisir et les ordonnant entre elles (les chiens et chats auront le droit en Occident à des cliniques spécialisées et des rayons entiers dans les supermarchés, tandis que 99 % des lapins et 95 % des porcs seront élevés dans des conditions atroces pour le seul plaisir gustatif de l'homme). Ces militants opposés au spécisme se disent alors « antispécistes ».

Deux questions émergent quand on constate l'importance de ces mouvements en Israël. D'abord, y a-t-il un lien entre l'antispécisme et la spécificité historique d'Israël, à savoir sa définition, depuis Theodor Herzl, comme « État des Juifs » ? Ensuite, cet engouement pour la cause animale a-t-il un lien avec la situation politique du pays, marquée bien sûr par des décennies de conflit israélo-palestinien et actuellement par la présence en Cisjordanie et à Jérusalem-Est de l'armée israélienne ? C'est en prenant le temps de parler avec des Israélien(ne)s, activistes ou pas, que d'étonnantes réponses émergent.

La trentaine, Yehu Moran est un brillant biologiste de l'université hébraïque de Jérusalem rencontré lors d'une soirée. Pour lui, c'est par dépit que des militants du camp de la paix se sont engagés dans la défense des droits des animaux : « Depuis des décennies, nous n'avons rien obtenu. C'est de pire en pire... C'est dur de s'engager pour une cause et de constater que tous les combats sont perdus. Alors du coup, certains se sont tournés vers d'autres engagements, et avec la cause animale on peut être efficaces. » Lui-même n'est pas végane, mais a fortement réduit sa consommation de viande notamment depuis qu'il vit avec Taliya Finkel, sa

compagne qui, elle, est végane et avait fait part de son opposition à la politique menée par le gouvernement israélien en refusant de servir dans l'armée, ce qui suffit en Israël pour qu'elle soit considérée comme une traître à la nation. Taliya confirme les dires de Yehu sur le sentiment d'utilité : « *On est tout de suite efficaces, on sauve des vies à chaque repas avec nos choix diététiques.* »

Ce pragmatisme est partagé par Liza Amouyal, une Franco-Israélienne qui vit dans un « village végétarien » en Galilée et qui est de passage à Tel-Aviv. Végétarienne depuis l'âge de onze ans, engagée bénévole à la SPA lorsqu'elle vivait en France, elle a choisi de devenir végane il y a sept ans et, surtout, de militer de façon plus radicale qu'elle ne le faisait en France. Contrairement à beaucoup de militants antispécistes qui prônent la convergence des luttes, ce qu'ils nomment « l'intersectionnalité », afin de renforcer les parallèles entre toutes les formes d'oppression et d'exploitation, Liza défend, elle, une approche marquée par l'exclusivité de la cause animale : « *Les hommes peuvent s'aider eux-mêmes. Pour les animaux il y a tout à faire, ce sont les plus désespérés, les sans-voix.* » À la question de savoir s'il y a un lien avec sa judaïté, elle qui a grandi dans un milieu orthodoxe mais s'en est affranchie, Liza répond : « *S'il y a aujourd'hui une mission des Juifs sur Terre, c'est ça, la lutte pour les droits des animaux non humains !* » Il est vrai que le mouvement animaliste a été fortement influencé, dès sa naissance, par des Juifs athées comme Peter Singer ou Henry Spira. Le premier a publié, en 1975, le premier livre de philosophie sur le sujet, *The Animal Liberation*, rapidement traduit dans une vingtaine de langues et aujourd'hui considéré comme un ouvrage de référence, tandis que le second est à l'origine, en 1976, du premier grand mouvement de lutte qui a permis, un an plus tard, de mettre un terme à des expériences menées sur des chats (à New York au Muséum américain d'histoire naturelle). Cet engagement radical pour la solidarité avec les opprimés, étendue aux animaux, semble bien être le trait d'une forme possible de l'identité juive.

Pour les Juifs religieux, le véganisme est d'ailleurs accessible par un autre cheminement car, dans la Torah, certains passages condamnent toute souffrance animale. « *Les règles de la cacherout habituent déjà au respect d'interdits alimentaires pour des raisons éthiques ou morales* », c'est ce qu'explique Sahar Riemer, une jeune femme qui prépare une thèse à l'université de Beer-Sheva

sur le mouvement antispéciste. Elle aborde en outre un sujet délicat en évoquant la « forte résonance culturelle » du mouvement de libération animale dès lors que les Israéliens entrevoient un parallèle avec les camps d'extermination. Quand on lui demande si les militants antispécistes osent vraiment aborder ce parallèle qui peut sembler très choquant, elle répond : « *Même si on ne le dit pas, les gens comprennent, c'est implicite.* » Bien des similitudes dans le fonctionnement des abattoirs et des camps d'extermination ne peuvent être ignorées : un savant mélange de tromperie, d'intimidation, de violence corporelle et de rapidité est par exemple nécessaire pour réduire autant que possible le risque de panique ou de résistance qui pourrait gêner le « bon déroulement » du procédé exécuté à la chaîne. Le premier poste de travail à la chaîne est d'ailleurs conçu au début des années 1920 dans les abattoirs de Chicago, repris par Henry Ford dans l'industrie automobile. Il n'est pas anodin non plus que le dernier commandant du camp d'extermination de Treblinka, Kurt Franz, ait été boucher de formation¹. Dans *Minima Moralia*, Theodor W. Adorno s'intéressait déjà à ce qui se passait dans la tête des antisémites pour « qu'ils ne voient plus du tout les Juifs comme des hommes ». Il écrivait :

L'assertion courante selon laquelle les Sauvages, les Noirs, les Japonais ressemblent à des animaux, par exemple à des singes, est la clé même des pogroms. Leur éventualité est chose décidée au moment où le regard d'un animal blessé à mort rencontre un homme. L'obstination avec laquelle celui-ci repousse ce regard — « ce n'est qu'un animal » — réapparaît irrésistiblement dans les cruautés commises sur des hommes dont les auteurs doivent constamment se confirmer que « ce n'est qu'un

1. Ce parallèle fait l'objet du livre de Charles Patterson, *Un éternel Treblinka. Des abattoirs aux camps de la mort*, Calmann-Lévy, 2008. Le titre de cet ouvrage fait référence à l'une des répliques d'un personnage de la pièce d'Isaac Bashevis Singer (1902-1991), *The Letter Writer*, écrivain de langue yiddish et lauréat du prix Nobel de littérature en 1978. S'adressant à une souris, le narrateur déclare au sujet des humains : « Ils se sont persuadés que l'homme, l'espèce la plus pécheresse entre toutes, est au sommet de la création. Toutes les autres créatures furent créées uniquement pour lui procurer de la nourriture, des peaux, pour être martyrisées, exterminées. Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, la vie est un éternel Treblinka. »

animal », car même devant un animal ils ne pouvaient le croire entièrement².

Bien sûr, ce parallèle ne vise en rien à diminuer l'horreur des camps nazis, il s'agit, comme avec les vidéos tournées dans les abattoirs, de dénoncer des horreurs, de faire prendre conscience au public de la souffrance animale, en général invisible à cause d'une fétichisation de la marchandise : la barquette de viande en supermarché ne laisse rien entrevoir des conditions de sa production, pas plus que les publicités pour les produits laitiers.

Sans forcément aborder ce parallèle et indépendamment de ces questions identitaires, Liza est bien consciente que c'est aussi l'image d'Israël qui est en jeu. Si Israël devenait le premier pays à accorder des droits aux animaux de rente (dits de boucherie), « cela améliorerait l'image du pays », constate-t-elle. Le Premier ministre Benjamin Netanyahu a montré qu'il était sensible à la cause : depuis 2013, il a demandé aux cuisiniers de sa résidence officielle de ne servir que des repas véganes chaque « lundi sans viande ». À l'occasion d'une récente visite en Inde, il aurait même confié à son homologue indien, Narendra Modi, son désir de devenir végétarien, comme l'est d'ailleurs déjà le président du pays, Reuven Rivlin. Il est cependant certain que M. Netanyahu fait davantage parler de lui pour la politique d'« occupation » qu'il mène en Cisjordanie plutôt que pour son éventuel amour des bêtes. Il n'est sans doute pas mécontent que les jeunes s'engagent contre la situation des poules pondeuses plutôt que pour les droits des Palestiniens. Dans cet esprit, Jean Stern a pu montrer dans son livre sur le « pinkwashing » en Israël qu'il existe une réelle volonté politique de promouvoir Tel-Aviv comme capitale mondiale de la culture LGBTIQ et de la tolérance envers les minorités sexuelles... pour présenter le pays autrement que comme une « puissance colonisatrice » régulièrement épinglée par des associations comme Amnesty International³.

Peut-on dès lors parler d'un « veganwashing », d'une stratégie délibérée de présenter le pays comme le paradis des véganes

2. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Payot, 1980, p. 101.

3. Jean Stern, *Mirage gay à Tel Aviv*, Libertalia, 2017.

comme on le ferait pour les Pays-Bas présentés comme pays du vélo ? Interrogé à ce sujet, le journaliste Gideon Levy, éditorialiste au quotidien de centre gauche *Haaretz*, part lui aussi, comme Taliya Finkel, d'un terrible constat d'échec pour le camp de la paix. Il observe avec un certain cynisme le développement du véganisme et assène : « *C'est pour couvrir ce qui se passe en Cisjordanie !* » Il est vrai que l'armée israélienne s'est vantée de respecter les engagements antispécistes de certains de ses soldats en leur proposant des bottes fabriquées sans utiliser de cuir, que l'association Anonymous for Animal Rights reçoit quelques subventions du ministère de l'Environnement au titre de la protection animale, mais les entretiens avec les militants radicaux de la cause animale montrent, au contraire, que leur mouvement est sévèrement réprimé.

La répression, le fondateur de l'association 269 Life, Sasha Boojor, sait bien de quoi il s'agit. Lorsque nous l'avons rencontré, il préparait une « action » pour protester contre l'inculpation dont il a fait l'objet après un barbecue un peu spécial organisé le jour de l'indépendance du pays, en mai 2017. Les patriotes ont l'habitude, ce jour-là, de se retrouver dès le matin autour de grands barbecues et Sasha, accompagné de quelques autres militants, avait apporté des cadavres de chats qu'ils avaient récupérés chez un vétérinaire. Posant les chats sur les grilles avec le charbon au-dessous, ils ont ainsi directement mis en évidence la nature profonde du spécisme : pourquoi serait-il ignoble de griller un chat et acceptable de cuire de la même façon un poulet ou un agneau (on évite le cas du porcelet en Israël) ?

Âgé d'une trentaine d'années, Sasha est très au clair sur la ligne du mouvement qu'il a fondé : « *On est pour l'action directe, dans la tradition des premiers anarchistes. Je n'ai pas peur d'aller en prison.* » Il y a une dizaine d'années déjà, le chercheur de l'université de Nottingham, Uri Gordon, avait établi un parallèle, pour le cas d'Israël, entre les luttes des anarchistes et celles qui ont trait à la libération animale :

[...] les deux mouvements partagent les mêmes caractéristiques (une approche basée sur la confrontation, l'usage de l'action directe, une décentralisation extrême et des racines dans la subculture punk). [...] Une tendance récente à la répression de la part de l'État, incluant notamment des limitations du droit de

manifester, ainsi qu'une législation contre le sabotage économique, commencent à générer une solidarité significative, une coopération entre les deux mouvements [...]⁴.

Le numéro 269 de l'association fait référence au badge que portait sur l'oreille un veau qu'ils ont libéré peu avant qu'il arrive à l'abattoir. Fier de cette action, Sasha nous confie que ce beau veau blanc est devenu un taureau en pleine forme, gardé dans un lieu tenu secret. Mais l'action inaugurale, pour 269 Life, ce fut un happening au square Rabin, à Tel-Aviv, en octobre 2012. Avec deux comparses, Sasha s'est alors mis dans une cage. Trois hommes habillés en bourreau les ont pris un par un : deux des hommes les ont immobilisés pendant que le troisième chauffait à l'aide d'un chalumeau une tige de fer avec les trois chiffres. Chacun à leur tour, ils se sont fait marquer « 269 », comme du bétail. Il reste à espérer que parmi les passants, les parents aient pensé à détourner le regard des enfants... L'association a depuis essaimé dans une trentaine de villes, en Europe et au Canada, mais non aux États-Unis où de telles associations ne peuvent exister (s'introduire illégalement dans un abattoir pour y filmer revient à un aller simple en prison pour de longues années). Le 7 décembre dernier, par exemple, l'association 269 Life Libération Animale-Suisse a organisé un blocage de l'abattoir de Vich entre 5 h et 15 h, publiant sur les réseaux sociaux des photos de ce qu'elle nomme, elle aussi, une « action directe ». En France aussi, 269 Life a fait des émules et YouTube permet de voir, par exemple, les dernières actions entreprises par les groupes lyonnais ou parisiens. En Israël, 269 Life n'est pas constituée en association, Sasha revendique un fonctionnement égalitaire sans bureau ni bureaucratie et espère que 269 Life deviendra « l'open source » du militantisme dans ce domaine.

Si les actions de 269 Life sont rares, mûrement réfléchies, ce sont surtout des militant(e)s d'Anonymous for Animal Rights que l'on trouve dans treize villes du pays. Devant le parc Meïr, sur une grande rue commerçante de Tel-Aviv, c'est Adi Gilaie, vingt-trois ans, qui aborde les passants pour leur montrer à l'aide de photos la

4. Uri Gordon, « Israeli Anarchism : Statist dilemmas and the dynamics of joint struggle », *Anarchist Studies*, n° 15, 2007, pp. 7-30 (ici p. 17).

réalité de l'élevage et leur suggérer un don ou un engagement pour le « challenge 22 » : se mettre pendant vingt-deux jours à un régime végétarien sous la tutelle d'un(e) coach, *via* une plateforme en ligne. L'association compte une vingtaine de salarié(e)s comme elle et une centaine de bénévoles. À titre personnel, elle s'engage parfois pour 269 Life : le crâne rasé et presque nue, elle s'est fait électrocuter comme un animal de laboratoire, elle a présenté des têtes d'animaux sur des plateaux dans un centre commercial et elle a tenu quatre jours, enfermée avec deux autres femmes et un homme dans un espace restreint, manifestant avec son corps la situation des animaux de rente.

Manifestement, les femmes sont majoritaires parmi les militants de l'antispécisme ou du véganisme en Israël. À ce sujet, Sahar Riemer propose une explication : « [...] la société nous formate pour manger ceci plutôt que cela, à coup de régimes divers. De ce fait, on est plus facilement prête à respecter une alimentation végétarienne. » Elle note aussi que dans une société de plus en plus complexe, s'engager pour la libération animale peut sembler rassurant, cela offre une certitude d'être dans le vrai, d'être utile. C'est ce qui explique qu'il existe aussi quelques militants de la cause animale qui sont sur la droite du spectre politique, constatant, comme l'a écrit de façon quelque peu lapidaire la chercheuse Erica Weiss, de l'université de Tel-Aviv, « [qu']il n'y a pas de poulets portant des ceintures explosives⁵ ». On ne risque pas d'être déçus par ceux qu'on protège.

Bien sûr, il existe aussi une mode végétarienne et il y a fort à parier que la majorité des clients des meilleurs restaurants végétariens (comme Meshek Barzilay dans le quartier branché de Neve Tzedek) n'adoptent pas ce régime en soutien aux actions de 269 Life. Les motivations sont disparates et reflètent en fin de compte la complexité de la société israélienne, un pays où, un jour, ne coulera peut-être plus « le lait et le miel ».

Jérôme SEGAL

5. Erica Weiss, « "There are no chickens in suicide vests" : the decoupling of human rights and animal rights in Israel », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, n° 22, 2016, pp. 699-706.